

Portrait des principaux centres de villégiature des Laurentides

Henri-Paul Garceau

Volume 15, Number 1, Spring 1996

Les Laurentides, quelles Laurentides ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1075048ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1075048ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (print)

1923-2705 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Garceau, H.-P. (1996). Portrait des principaux centres de villégiature des Laurentides. *Téoros*, 15(1), 18–22. <https://doi.org/10.7202/1075048ar>

PORTRAIT DES PRINCIPAUX CENTRES DE VILLÉGIATURE DES LAURENTIDES

Henri-Paul Garceau

Henri-Paul Garceau a œuvré en hôtellerie pendant plus de trente-cinq ans à titre de directeur des communications de l'Association des hôteliers de la province de Québec et de rédacteur en chef de la revue *Hôtellerie et Restauration*. En décembre dernier, Henri-Paul Garceau a publié chez XYZ Éditeur, dans la collection *Toutes latitudes* dirigée par Normand Cazalais, *Chronique de l'hospitalité hôtelière du Québec de 1940 à 1980*. Il y raconte dans le détail comment, plongés dans la «grande noirceur du duplessisme, des individus, des groupes, des associations ont permis au Québec de s'afficher comme un des leaders de la restauration et de l'Hôtellerie en Amérique». Les extraits qui suivent dressent un portrait des principaux centres de villégiature dans les Laurentides de Montréal au cours de cette période

Les principaux centres de villégiatures

L'hôtellerie de villégiature du Québec s'était installée bien avant la Deuxième Guerre mondiale, en particulier dans les Laurentides au nord de Montréal, dans l'Estrie, dans quelques zones autour de la ville de Québec, dans certaines villes du Bas-Saint-Laurent, dans Charlevoix et en Gaspésie.

C'était l'époque où les vacanciers avaient l'habitude de choisir une destination durant l'été pour y séjourner plusieurs semaines, bien souvent en famille. On y revenait chaque année, en réservant plusieurs mois à l'avance et parfois immédiatement à la fin du séjour. On s'y rendait en train ou en automobile, et, dans le Bas-Saint-Laurent et dans Charlevoix, il y avait les célèbres croisières. (...)

Une entreprise hôtelière de villégiature se devait de concentrer son chiffre d'affaires annuel durant six à huit mois d'exploitation et cela à des coûts élevés d'entretien. Voilà sans doute pourquoi nous verrons très peu de nouveaux investissements dans ce secteur au cours des décennies de l'après-guerre.

La région la plus privilégiée fut sans doute celle des Laurentides, au nord de Montréal. C'est elle qui eut le moins à souffrir des fluctuations saisonnières.

Pour les Montréalais et plusieurs milliers de citoyens de la province de Québec, la région des Laurentides était un lieu idyllique: aimait-on la pêche ou la chasse? Les immensités montagneuses trouées de milliers de lacs comblaient les appétits des conquérants de la faune. Aimait-on le climat rigoureux de l'hiver, les grands espaces blancs et les côtes poudreuses pour le ski? Plus de cent remonte-pentes automatiques étaient disponibles. Pour d'autres, les Laurentides sont cette source vive de la beauté naturelle

propice à la poésie, à la réflexion. Le grand silence de la montagne, son air pur et ses soleils brûlants inspireront le poète, le peintre ou le musicien.

Pour plusieurs, friands de bonne chère et de bons vins, les auberges et les hôtels de plaisance regorgeaient de spécialités culinaires et de caves prestigieuses. De fait, on y comptait plus de 35 établissements qui se signalaient par des spécialités qui se comparaient avantageusement avec celles des meilleurs restaurants de Montréal.

Avant la guerre, un voyage dans les Laurentides faisait l'objet de longs préparatifs. Depuis 1960, avec le parachèvement de l'autoroute qui permet d'atteindre le cœur des montagnes en moins d'une heure, plusieurs citadins y vivent maintenant à l'année longue tandis que nombre d'hommes d'affaires s'y rendent tous les week-ends pour y faire le plein d'oxygène.

Nature et équipements récréatifs

L'une des belles attractions des Laurentides est sans conteste le parc du Mont-Tremblant. Sa superficie de plus de 3000 kilomètres carrés offre tous les avantages récréatifs aux amateurs de plein air: camping, pique-nique, baignade, canotage, excursions en forêt que l'on découvre le long de la rivière du Diable et des lacs Chat et Monroe. Plusieurs rivières et plus de 1000 lacs favorisent la pêche.

Ce centre de la nature ne doit pas masquer le fait qu'au cours des années cinquante la région des Laurentides, depuis Saint-Hyppolite près de Saint-Jérôme jusqu'à Mont-Tremblant, a connu des développements récréatifs et culturels extrêmement coûteux, la plupart financés par des entreprises hôtelières ou du moins encouragés par elles. En 1961, la Laurentian Resorts Association, qui regroupait les principaux hôtels de villégiature, publiait les résultats de l'inventaire récréatif de 15 hôtels dont le total s'élevait à 5,3 millions de dollars. Cet inventaire comprenait l'aménagement des pistes de ski, les télésièges, la machinerie d'entretien des pentes et de fabrication de la neige, des curlings, des patinoires, des carrioles, des toboggans; et, pour la saison estivale, des terrains de golf, des courts de tennis éclairés, des piscines chauffées, des écuries d'équitation, le canotage et le ski nautique, les bateaux à voile, les jeux de croquet, de marelle, de tir à l'arc, les pédalos, le ballon-volant, le golf miniature et quantité d'amusements intérieurs, tels que le billard et le ping pong.

Quand on faisait le décompte de l'investissement global de ces 15 hôtels, c'est-à-dire l'ensemble immobilier y compris les sources de la restauration, la somme s'élevait à 18 millions de dollars. Plusieurs d'entre eux, au cours des années soixante et soixante-dix, effectueront d'importantes améliorations.

rations et des agrandissements, augmentant le nombre de chambres et de salles de congrès, la plupart ayant été construits avant la guerre. Le seul nouveau centre de villégiature à être développé par la suite sera l'hôtel Estérel de Fridolin Simard, à Ville Estérel.

Si tous ces hôtels ont réussi à conquérir une clientèle de choix tant en hiver qu'en été, ils le doivent à leur préoccupation d'assurer une cuisine de haute qualité et un hébergement de grand confort.

Le Mont-Gabriel

Le premier hôtel des Basses-Laurentides à se développer sera le Mont-Gabriel, perché à 390 mètres d'altitude sur le haut d'une montagne qui surplombe les villages de Saint-Sauveur, de Piedmont et de Mont-Rolland.

Ce domaine était la propriété de Marie-Joséphine Hartford, héritière de la chaîne d'alimentation Atlantic & Pacific Stores. En 1935, elle fit construire une auberge en bois rond de 16 chambres, avec une salle à manger et une salle de séjour.

Après la guerre, le domaine passa aux mains de l'entrepreneur Herb O'Connell, qui acheta plusieurs terres environnantes pour porter la superficie à 1400 acres. Il fit construire une piscine extérieure chauffée de grandeur olympique et aménagea 15 pistes de ski desservies par huit remontepentes automatiques ainsi qu'un chalet pour les skieurs. L'auberge, qui prit le nom de Mont-Gabriel Club, fut dirigée par Stanley Ferguson, un des principaux promoteurs de ski dans les Laurentides. C'est à cet hôtel que furent jetées les bases du Comité des hôtels de villégiature pour mener les campagnes de promotion «More and better snow in Québec».

En 1960, l'hôtel devint la propriété de Donald Memford, vice-président de Hilton Canada et directeur général de l'hôtel Reine Elizabeth de Montréal. Il construisit l'aile Tyrolienne, un agrandissement de 40 chambres et salons, la section La Marquise comprenant 71 chambres, une salle à manger de 300 places et le Grand Salon pour réunions et conférences. L'établissement de 145 chambres se donnait une seconde vocation en cultivant la clientèle de congrès.

Les premiers canons à neige des Laurentides firent leur apparition: Mont-Gabriel devenait le premier centre de ski à offrir de la neige artificielle et à éclairer ses pistes de ski le soir.

(...)

Le Chantecler

À Sainte-Adèle, Le Chantecler fut un autre centre important de villégiature. A. B. Thompson avait acquis un domaine de 400 acres en 1915 sur lequel existait une auberge de 35 chambres.

Au cours des années quarante, il effectua plusieurs agrandissements: ajout de chambres, de chalets loués à la saison, salles de réception et de congrès. L'établissement logeait 250 personnes et pouvait servir 1000 personnes à la fois. Les familles bourgeoises de Montréal ainsi que de nombreux

États-Uniens y passaient des vacances de ski ou estivales, profitant des diverses activités sportives et culturelles.

(...)

L'hôtel en pierre des champs enjolivé par des tours coniques évoquait le style d'un château. Tout autour s'étendaient des parterres de fleurs. À quelques pas de l'hôtel, le lac, bordé d'une plage de sable naturel, permettait la natation, la voile et le canotage.

(...)

Les courts de tennis et le centre d'équitation complétaient l'équipement sportif estival. En hiver, la clientèle de l'hôtel pouvait bénéficier de trois pentes de ski équipées de remonte-pentes.

Durant les années cinquante, le Chantecler était l'hôtel de villégiature le plus moderne des Laurentides. À quelques pas de l'hôtel, un pavillon offrait plusieurs suites de luxe appréciées par les visiteurs de marque et les congressistes. Le Chantecler se signalait par une cuisine française de grande réputation. En 1959, la Gourmet Society of New York lui décernait son certificat d'honneur international pour souligner la qualité de sa table. Ce titre servira de marque de commerce pour l'hôtel. Il sera mis en évidence par George Powell qui depuis 1955 dirigeait l'hôtel à titre de président et directeur général.

Journaliste de carrière et initié au marketing hôtelier avec la chaîne Sheraton, George Powell fit connaître Le Chantecler par une habile stratégie de communication à travers le Canada et les États-Unis, en s'impliquant dans de prestigieuses organisations hôtelières et touristiques. Il fut durant 10 ans président du comité des relations publiques de la Hotel Association of Canada et directeur de la Canadian Tourist Association. En 1959, il fut le premier Canadien à occuper la présidence de la Hotel Sales Management Association, un regroupement de 1500 membres recrutés parmi les directeurs d'hôtels et les promoteurs touristiques à travers l'Amérique du Nord.

Le Montclair

Situé dans le village de Sainte-Adèle, l'ancien Sainte-Adèle Lodge, populaire durant la guerre à cause de son cabaret fréquenté par les militaires en congé, devint en 1957 l'hôtel Montclair sous la présidence de Roger Couillard.

Cet artiste en art graphique doué d'un talent de designer renova l'établissement en lui donnant le cachet de distinction qu'il méritait et en révisant de fond en comble tout le service de la restauration. Après avoir épuré l'endroit d'une clientèle tapageuse et indésirable, il conquit rapidement la faveur des hommes d'affaires et des professionnels en quête d'une bonne table, grâce à la présence d'un chef remarquable, Cornell Dimitri.

Le Alpine Inn

À l'extrémité du village de Sainte-Adèle, en direction du lac Masson, s'élevait le pavillon central du Alpine Inn en bois

rond et entouré d'un rocher escarpé, d'une piscine, d'une rivière poétique, d'un court de tennis et d'un golf miniature, tandis que sur une vaste propriété s'étendaient une vingtaine de chalets en bordure d'un terrain de golf.

Fondée en 1924, l'auberge de 35 chambres avait été incendiée en 1939 pour être reconstruite l'année suivante par un financier montréalais du nom de T. G. Potter. Roland Libolron, qui en était contrôleur à cette époque, se souvient que les tarifs d'hébergement, plan américain, étaient de 8,50 \$ par jour.

Après le décès de M. Potter en 1946, l'hôtel fut acheté par Vernon G. Cardy, déjà propriétaire de l'hôtel Mont-Royal de Montréal et de plusieurs autres en Ontario. Lorsqu'il vendit ses intérêts à Sheraton Corporation en 1950 pour la somme de 4,5 millions, il conserva le Alpine Inn pour en faire un des joyaux de villégiature des Laurentides. Roland Libolron fut nommé vice-président et contrôleur de l'établissement et demeura le chargé d'affaires de Vernon Cardy.

Jusqu'en 1960, le complexe subit d'importantes transformations. Il devenait le seul hôtel de villégiature au Canada à être entièrement climatisé. Par son architecture et son ambiance, le Alpine Inn incarnait le caractère authentique des grands hôtels de montagne. Son hall d'entrée, avec son immense foyer en pierre des champs, et les murs en bois rond, la salle à manger d'une capacité de 350 personnes dotée de fenêtres panoramiques sur trois côtés suscitaient l'admiration du visiteur et la jolote des barons de la finance et du jet-set américain devenus à cette époque des clients réguliers de l'hôtel.

Graduellement, le développement de ce domaine de 2 000 acres se poursuit par la construction d'un pavillon pour un curling, l'installation d'une piscine intérieure et d'une boutique de sport. Au sous-sol de l'hôtel furent inaugurés une pâtisserie, un bar et des salles de congrès. C'est au niveau de la restauration que le Alpine Inn se créa une réputation exceptionnelle.

(...)

L'Estérel

Le seul grand développement de villégiature à être entrepris dans les Laurentides au cours de la période de 1950 à 1980 sera celui du domaine Estérel, par les frères Fridolin et Thomas Simard. Estérel est le nom d'un massif enchanteur de Provence, lequel, dit-on, évoque l'idéal d'un paradis terrestre.

Cet endroit avait déjà séduit un personnage mystérieux, parfois suspect à cause de ses affinités avec le parti nazi, le baron Empain, qui avait eu l'idée de construire un ensemble immobilier d'envergure. La construction d'un hôtel de luxe, d'un centre commercial, d'un club sportif et d'un théâtre fut interrompue par la guerre alors que ses biens furent confisqués. Un peu plus tard, l'ensemble fut ravagé par un incendie.

En 1959, les frères Simard décidèrent de ressusciter l'Estérel en incorporant le domaine en municipalité. Ils entreprirent des travaux d'aqueduc, d'électrification, l'instal-

lation du service téléphonique, et construisirent 35 kilomètres de routes pavées, un parcours de golf de 18 trous, une cabane à sucre, des courts de tennis, tandis que le lac offrait toutes les possibilités de sport nautique.

Pour compléter ce développement ambitieux, ils construisirent l'hôtel Estérel, un superbe monument de 125 chambres, munies de balcons imitant la passerelle d'un navire, qui s'avance dans les eaux du lac Dupuis. Les plans de l'hôtel, préparés par l'architecte Jean-Guy Clément, comprenaient plusieurs salles de conférences pour 600 personnes, deux vastes salles à manger, un bar-salon, une piscine intérieure, un gymnase et un service d'ascenseurs.

Lorsque l'hôtel ouvrit en 1964, il constituait une nouvelle attraction touristique majeure dans la région des Laurentides. À l'instar de ses aînés établis depuis plusieurs années, il se distinguera par sa cuisine de qualité dirigée par le chef Rudi Schneider. La salle à manger avait un cachet de haute distinction grâce à la galerie de peintres canadiens qui y exposaient leurs œuvres. Le service, longtemps dirigé par Jules Roiseux, un sommelier et maître d'hôtel original, rehaussait l'ambiance.

Toujours en quête d'innovation, Fridolin Simard caressait depuis longtemps le projet d'établir à son hôtel une station climatique à l'européenne. Ses voyages dans les stations d'Europe et des États-Unis l'avaient persuadé qu'une telle initiative en villégiature viendrait satisfaire les besoins des vacanciers.

En 1974, il inaugurait ce nouveau service qui constituait une première dans les hôtels de villégiature du Canada. On la disait comparable aux meilleures stations climatiques au monde, y compris celle de Mabella en Espagne, fréquentée par des milliardaires. Les gens en quête de reconditionnement physique ou de désintoxication n'auraient pas à voyager en Europe ou aux États-Unis. Le coût d'investissement pour assurer les traitements à l'aérosol, la cavitation, l'électro-thérapie, les bains d'algues, les douches sous-marines, les bains de mousse, les massages et les soins esthétiques s'élevait à 250 000 dollars. Ceci portait à 15 millions les coûts de développement du domaine Estérel.

La Sapinière

Au rang des hôtels de villégiature majeurs, La Sapinière de Val-David s'affirme par son caractère distinctif qui ne souffre aucune comparaison. En 1980, il comptait déjà 45 ans d'existence assurés par les mêmes propriétaires, Jean-Louis Dufresne et son épouse.

Jean-Louis Dufresne appartient à cette race de défricheurs qui ont franchi les frontières de Saint-Jérôme, vers 1850, pour faire leur nid dans la région de Sainte-Agathe. Il tient d'eux la qualité propre aux pionniers: la ténacité, celle qui permet de ne jamais abandonner, de demeurer fidèle au patrimoine durement acquis.

Au cours de son existence, l'établissement a toujours été en perpétuel changement. Par exemple, entre 1960 et 1970, toutes les chambres ont été refaites, plus spacieuses et plus luxueuses, et des suites avec salon pour les réunions de petits comités furent aménagées.

En comparant la photo du premier hôtel de 20 chambres avec celle de 1980, il est difficile de retracer ce qui existait au début. Le hall de réception, la salle à manger, la cave à vin où dorment quelque 25 000 bouteilles, les chambres de grand luxe, le bar-salon Quatre Soleils, les salles de conférences, la cuisine, la buanderie ainsi que l'aménagement extérieur avec son vaste stationnement, la piscine et de superbes parterres de fleurs sont autant de services ajoutés par étapes pour le confort et la détente de la clientèle.

Ce n'est pas sans raison que l'auberge fut la première au Canada à être admise dans la prestigieuse chaîne hôtelière Relais et Châteaux, car sa renommée repose sur l'excellence de sa table et son caractère français.

(...)

Considéré comme l'idéal de l'hôtellerie familiale, La Sapinière fut l'endroit — jusqu'à ce que l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec ouvre ses portes — où se sont tenus les cours de perfectionnement dispensés par le Service d'hôtellerie du Québec. C'est là que l'on pouvait côtoyer un personnel qualifié, fier de son appartenance et totalement dévoué à l'entreprise.

(...)

Le Gray Rocks

Dans les Hautes-Laurentides, deux hôtels retiennent notre attention: le Gray Rocks et le Mont-Tremblant Lodge.

Le Gray Rocks est l'ancêtre des hôtels de villégiature des Laurentides. D'abord une humble auberge de 10 chambres, établie en 1906 par Ernest et Lucille Wheeler à l'intention des chasseurs et des défricheurs, l'hôtel sera agrandi au fil des ans par leurs fils Tom et Harry. Après la guerre, il se positionnera comme centre de ski et site de villégiature estival recherché. Son expansion sera rapide sur un terrain de 1700 acres sur les bords du lac Oulmet à Saint-Jovite.

Au début des années quarante, l'hôtel offrira 85 chambres dans un pavillon central entouré de dépendances, soit sept maisons pour loger le personnel et 12 chalets accommodant de quatre à 12 personnes. Dix ans plus tard, il sera agrandi pour offrir 150 chambres, des salles de conférences et un équipement récréologique pour les vacanciers d'hiver et d'été.

Le Gray Rocks devenait une institution autosuffisante avec sa propre piste d'atterrissage, son service régulier d'aviation, sa ferme d'élevage et de culture, son immense caveau à légumes, son terrain de golf, son centre d'équitation, ses courts de tennis, et un lac propice à la natation et au bateau à voile.

Il réussissait à maintenir un personnel permanent douze mois par année. Plusieurs employés avaient plus de 20 ans de service. Dans un mémoire présenté à la municipalité de Saint-Jovite, il était démontré que le Gray Rocks assurait la subsistance à plus de 250 personnes de la localité.

Vers 1950, environ 100 000 États-Uniens et Canadiens avaient fréquenté le Gray Rocks, soit pour des vacances esti-

vales, soit pour des excursions de chasse et de pêche en automne, soit pour le ski en hiver.

Les succès et le rapide développement du Gray Rocks s'expliquent précisément par sa versatilité qui lui permettait d'attirer une clientèle étalée sur trois saisons.

La compagnie d'aviation Wheeler Air Line, inaugurée par Tom Wheeler après la Première Guerre mondiale, fut la première entreprise de transport commercial par avion au Canada. Ce service sera mis à la disposition des amateurs de pêche et de chasse désireux d'aller dans le Grand Nord et attirera pendant plusieurs décennies une riche clientèle états-unienne.

Le second facteur de succès réside dans une organisation du ski bien structurée, grâce à son école de ski Snow Eagle. Dirigée au début par l'instructeur autrichien Herman Gardner, puis par Hans Falkner, elle sera prise en charge par Réal Charette à partir de 1948. À l'automne de chaque année, Réal Charette visitait les clubs de ski de New York, de Washington, de Rochester, de Detroit et de Toronto et donnait des conférences illustrées par un film sur les méthodes de ski enseignées par son école.

(...)

En 1980, le Gray Rocks possédait des structures opérationnelles et administratives dynamiques sous la direction générale d'Yves Pinard.

Avec ses 230 chambres, ses nombreuses salles de réunion, sa vaste salle à manger, sa cuisine fonctionnelle dirigée par Jean Labelle, qui avait fait ses classes avec Pierre Demers du Ritz-Carlton, son centre de ski de 18 pistes, de trois télésièges et de deux télébars, son service d'avion, son golf de 18 trous, ses 22 courts de tennis, sa marina pour ski nautique et bateau à voile, son territoire privé de 21 lacs, tout cet équipement hôtelier lui garantissait une clientèle fidèle année après année.

Ce qui le différençait sur le marché des vacances, c'est son visage humain caractérisé par l'animation et un accueil personnalisé. En somme, le Gray Rocks ne vendait pas un hôtel, mais des vacances de rêve.

(...)

Le Mont-Tremblant Lodge

À quelques kilomètres du Gray Rocks se dresse le majestueux mont Tremblant qui domine, à 900 mètres d'altitude, les lacs, les vallées et les autres montagnes environnantes. Bien avant la venue des colonisateurs, les Amérindiens avaient été fascinés par cette montagne qui incarnait pour eux le dieu protecteur de la forêt, Manitou Ewitchi-Saga.

On se souvient qu'au début de la Deuxième Guerre mondiale le financier américain Joe Ryan, en vacances au Gray Rocks, avait escaladé le faite de cette montagne et décidé d'en faire le plus grand centre de ski de l'Amérique du Nord.

En moins d'un an la piste de ski s'ouvrit et les tours de remontées mécaniques furent érigées. Le premier télésiège

de 1 400 mètres fonctionnait. Le sommet du mont Tremblant devenait accessible pour les compétitions internationales, tandis qu'à ses pieds surgissait comme par enchantement une hôtellerie pavillonnaire qui reflétait par son architecture et son design intérieur le caractère de nos anciennes maisons munies d'un toit en pente et de lucarnes. Quarante-vingt-quinze bâtiments occupaient le flanc de la montagne: le pavillon central, le chalet des skieurs, la maison du personnel, la boutique de sport, le salon de beauté et la piscine.

Joe Ryan et son épouse Mary étaient de fervents catholiques. Aussi, ils firent construire la chapelle Saint-Bernard, réplique d'une église du village Saint-Laurent à l'île d'Orléans, qui datait de 1670.

En 1965, l'empire du Mont-Tremblant Lodge fut acquis par un syndicat de trois financiers montréalais composé de Jean-Louis Lévesque, de Roger Beauchemin et d'André Charron. Ils firent appel à un gestionnaire d'expérience dans les hôtels de villégiature en la personne de Stanley Ferguson. Originaire de Sainte-Agathe-des-Monts, celui-ci s'était initié à l'hôtellerie de montagne au Laurentide Inn et fut par la suite directeur du Mont-Gabriel. Durant ces séjours dans les Laurentides, il avait été un promoteur remarquable des campagnes de ski et président de la Laurentian Resorts Association.

À son arrivée, le Mont-Tremblant Lodge offrait 90 kilomètres de pistes de ski, trois télébars, deux télésièges et une téléchaise double, un équipement évalué à un million de dollars.

Une école de ski, dirigée par Ernie McCulloch, employait 30 instructeurs diplômés de l'Alliance canadienne des moniteurs de ski. Le regretté Joe Ryan, décédé dans un accident en 1950, avait laissé un héritage incomparable dans le développement du ski dans les Laurentides. Grâce à ce développement qui représentait un investissement de six millions de dollars, la station Mont-Tremblant était devenue le porte-étendard qui plaçait la région au rang des centres internationaux.

Mais, si le ski demeurait l'atout majeur de cette entreprise, sa réputation auprès du tourisme estival et des hommes d'affaires désireux d'y tenir des congrès suscitait autant d'intérêt. Stanley Ferguson procéda à une réorganisation des lieux pour en faire également un centre de villégiature estival et un centre de congrès.

C'est aussi sous sa gouverne que le Mont-Tremblant Lodge décida d'ouvrir toutes grandes ses portes à la clientèle canadienne-française. L'ancienne direction s'était montrée plutôt sectaire de ce point de vue. On avait l'impression que le Mont-Tremblant Lodge était réservé à l'aristocratie anglo-saxonne et si par hasard un visiteur anonyme s'y présentait il était reçu froidement par le personnel.

Au cours des années soixante-dix, tout en conservant sa clientèle attirée par les sports d'hiver — dont 70% provenait des États-Unis et 30% de l'Ontario et de la région de l'Outaouais —, le Mont-Tremblant Lodge attirait en été une importante clientèle québécoise.

Avec sa piscine climatisée, son golf, ses quatre courts de tennis, sa plage sur le lac, de nombreuses activités sportives et sociales furent organisées: cliniques de natation, de tennis, d'équitation, de golf, excursions et pique-niques en montagne, montées en téléphérique au sommet du Mont Tremblant.

En quelques années, la clientèle estivale avait doublé et l'hôtel employait un personnel de 190 personnes, tandis qu'en hiver 250 y travaillaient. La masse salariale annuelle était de deux millions de dollars.

Lorsque Stanley Ferguson quitta le Mont-Tremblant Lodge en 1977, il laissait un domaine de 116 bâtiments logeant 211 chambres et une salle à manger de 200 places.

(...)

Les grands hôtels: une valeur sûre

Tous ces grands hôtels de villégiature que nous venons de citer constituent en soi des attractions majeures et permanentes qui favorisent la venue des touristes au Québec. Très peu d'entre eux disparaîtront et ils continueront à s'améliorer au rythme du changement des goûts de la clientèle et des exigences des nouvelles technologies.

Autour d'eux se grefferont des auberges, des restaurants, des terrains de camping, des bases de plein air qui compléteront (ces) infrastructures d'hospitalité.

Notes

- 1 GARCEAU, Henri-Paul, *Chronique de l'hospitalité hôtelière du Québec de 1940 à 1980*, XYZ Éditeur, collection Toutes latitudes, Montréal 1995, 239 pages.